

FEVRIER 1976

ÉTVDES

Situations et positions

- JEAN LEGRES ET CLAUDE SALES 163 L'information : fin des monopoles ?
JEAN-CLAUDE DIETSCH 181 A propos d'une histoire de la presse

Perspectives sur le monde

- PIERRE CHAULEUR 189 L'Afrique divisée mais solidaire

Recherche et avenir

- JACQUES ARSAC 203 L'informatique (I)

Art, formes et signes

- JEAN MAMBRINO 221 Adieu à Saint-John Perse
PIERRE SEMPE 231 L'utopie triste
JEAN COLLET 239 Livres sur le cinéma

Vie de l'Eglise

- GEORGES RICHARD-MOLARD 245 L'Assemblée œcuménique de Nairobi
BERNARD SESBOÛÉ 257 Le mouvement de la christologie (II)
Les communautés chrétiennes de base
DANIELE LEGER 283

Notes bibliographiques

- JEAN SULIVAN 295 Retour à la Parole (sur Jousse)
Trois publications récentes sur la
RENE MOURIAUX 300 Fédération de l'Education Nationale
-

304 Revue des livres

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

I. RETOUR A LA PAROLE

Autour de *La Manducation de la Parole* de Marcel Jousse

Né en 1886 dans un village de la Sarthe, Marcel Jousse fut élevé dans la pauvreté par une mère illettrée, à qui il ne cessa d'attribuer l'originalité de sa recherche. Une grand-mère lui avait appris l'Évangile, et elle le « mimait » à son petit-fils, développant une mémoire qui fut prodigieuse. « Dans ma famille d'illettrés, l'Évangile lu le dimanche n'était qu'une remémoration de ce qui était déjà mémorisé. On savait par cœur ce que le prêtre lisait dans un livre et on le vivait. » D'où ce sens de la rythmique orale, que Jousse affirme avoir acquis dès l'enfance, et ce goût de la langue parlée qui, dès le collège, lui faisait chercher, à travers le grec du Nouveau Testament, l'original araméen parlé par Jésus.

Après ses études au grand séminaire de Sées, l'abbé Jousse, ordonné prêtre à Noël 1912, passe une licence à l'université de Caen, puis, en 1913, entre au noviciat des jésuites de Cantorbéry. Jousse fait toute la guerre comme officier d'artillerie et l'achève instructeur militaire aux U.S.A. Après deux ans d'études à Jersey, le P. Jousse est nommé à Paris, pour approfondir avec les spécialistes ses intuitions sur le style oral. Il ne quittera la résidence de la rue Raynouard que pour mourir, au pays natal, en août 1961.

De 1922 à 1960, le P. Jousse a, pour ainsi dire, cherché à exprimer ce qu'il avait pressenti dans son enfance paysanne.

*Un mémoire illisible et génial, *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs*, publié en 1925 [1], donne la clef d'une recherche inlassablement poursuivie et communiquée dans d'innombrables cours aux Hautes Etudes et à l'École d'Anthropologie.*

Marcel Jousse eut des admirateurs compétents, tel le cardinal Bea, des adversaires irréductibles, et récolta le plus souvent l'incompréhension moqueuse. Il en souffrit beaucoup et ne publia guère. On apprécie mieux aujourd'hui l'originalité de sa démarche, de sa réaction contre l'écrit qui paralyse l'authentique parole.

H.H.

1. Cf. p. 299.

Marcel Jousse est le savant (anthropologue, linguiste, exégète, résolument multidisciplinaire) et le prophète de la mort de l'idéologie appliquée à l'expression chrétienne. Des hommes célèbres se sont inspirés de lui, sans jamais le citer ni lui adresser un coup de chapeau. C'est dans l'ordre.

Teilhard avait la partie belle. Savant, écrivain et poète, il cédait, peut-être un peu trop vite, au vertige de la pensée enveloppante, extrapolait lyriquement, ralliait ainsi la foule des intellectuels qui tenaient leur vision du monde, pouvaient un temps s'y reposer, jouir. Pourquoi pas ? La tâche de Jousse est autrement difficile, qui invite chacun à retrouver sa voie et sa voix à partir d'une expérience intime.

De même, la renommée se fit autour de Bultmann. Jousse n'eut qu'une poignée de disciples éblouis et fervents. C'est le lot de l'homme de la parole et du « poème » de passer par le petit nombre. Un privilège.

On sait que, dans *Kerygma und Mythos*, Bultmann, afin de rendre la foi accessible au monde moderne, a tenté de la désolidariser des mythes à travers lesquels elle s'exprime. Car, pour lui, la cosmologie qui est liée au Message est surannée et dresse devant la conscience moderne d'inutiles obstacles. Que signifie Jésus *descendu aux enfers, monté au ciel, la droite de Dieu*, etc. ?... Une fois de plus, un théologien de génie s'est laissé impressionner par la philosophie. En voulant traduire le Message dans le langage existentiel de Heidegger, Bultmann donne le sentiment qu'il est radicalement impossible d'évoquer Dieu avec ce qui n'est pas Dieu et le laisse étranger, absolument. Quand on a déhistoricisé, démythisé, il ne reste à la foi qu'à s'engendrer elle-même et à devenir son propre objet.



Marcel Jousse se situe aux antipodes de Bultmann. Le langage mythique souligne le thème central de la foi : la parole s'est faite chair, Dieu est devenu *mondain, objectif, terrestre, dotable*. Pourquoi s'étonner quand on entend dire que le soleil se couche, se lève, ou quand, à propos de la montagne, on parle de pied, mamelon, dent, tête ?... Les mots sont spontanément vidés de leur sens originel. L'amour immodéré de l'absolu abstrait peut manifester seulement une impuissance spirituelle.

En vérité, Bultmann reste l'homme du concept et de la philosophie, étranger à la parole-poème. Jousse est anthropologue, linguiste, exégète et poète. Ce ne sont pas les images qui font écran, mais l'homme qui manque de santé et qui, pour cela, déraciné, ou plutôt n'ayant jamais eu de racines, a perdu contact avec « l'au-delà » du sensible. Ce n'est pas un paysannisme périmé que voit Jousse dans l'Évangile, mais le fond commun des hommes, que l'on peut retrouver dans l'enfant aujourd'hui, comme dans le monde palestinien, celtique ou chinois...



Marcel Jousse, hanté par les traumatismes qui se produisent dans une école, expérimente, voit ce que tant d'autres ne font que dire par habitude. Des enfants ratatinés, la main crispée sur le manche à plume. « La plus ignoble conquête de l'homme, c'est l'homme », écrit-il. Brave gosse, il s'agit de le dompter, pour lui apprendre à capturer, à posséder,

à se battre. Certes, il se rebelle à mesure que s'allonge le temps d'informations et d'études, quand dans l'absence de responsabilités il peut voir la société dans sa vérité... Mais il lui faut tôt ou tard rentrer à la maison, prendre la voie royale de la course au niveau de vie, à moins de consentir à devenir une épave... Ainsi voit-il le petit singe savant auquel, avant l'expérience vivante du choc du monde, on impose les mots de la tribu, afin de canaliser son besoin créateur vers les tâches rentables.

Jousse blessé de même par ce qu'il entend dans les chaires, les cours des savants religieux. On disserte, on explique ou détruit ce qui est vie, poème, pour n'avoir point à le rejouer dans la réalité.

★

Tendu de toutes ses fibres *clamoreuses* (j'aime qu'il invente des mots, torde le vocabulaire, non par besoin d'originalité, mais parce que c'est un monde neuf à révéler) vers les choses et les êtres, tel il voit le petit anthropos, les recevant en lui dans son regard et son sang, d'une manière absolument unique, les mimant, les jouant dans une transposition laryngo-buccale, abstraction spontanée, assimilation subjective, intelligant ainsi la vie, enregistrant le réel avant le mot, dans le jeu du geste, selon son rythme propre. Voilà pour Jousse le fond anthropologique « primordial ». La culture n'est qu'un vernis, le même pour tous, qui refoule la « sauvagerie » individuelle, sépare d'autrui, de Dieu, de la joie, tue la vie, bloque l'action, c'est-à-dire cela même qui importe à l'Évangile.

★

Et que font l'artiste, l'écrivain ? Mal guéris de l'enfance qui perdure dans l'adulte, ils tentent de retrouver l'impact originel des choses en passant au-delà du texte mort, pour rejoindre les gestes vivants. Ils se servent des mots, mais en les exorcisant, les décapent de la sédimentation, les retournent contre eux-mêmes pour briser la convention, dire la rencontre unique, malgré les habitudes et les pesanteurs mentales. Leur écriture est une *écriture-parole*. Dans l'écriture-parole, les mots ont une peau, un visage, ils frémissent de tous les gestes du corps. Être lu, c'est être mangé. Le meilleur lecteur : celui qui s'empare, transforme tout en lui-même, joue sa propre musique.

Pas de professeurs en l'ordre spirituel : seulement des découvreurs qui révèlent à autrui en s'inventant eux-mêmes à mesure. Ceux-là qu'on essaie de rejouer en soi, qui vous mettent en marche sans le vouloir. Pas d'hommes qui détiennent une autorité mondaine : seulement des *auteurs*, c'est-à-dire ceux qui engendrent, nourrissent, *augmentent* la vie. Pas de savoir de manipulation. Il existe une pensée écrite, *algébrosée*, un discours pieux qui donne la mort : tout ce qui est né de la suggestion, du seul mental, c'est-à-dire produit par l'intelligence fabricatrice, c'est-à-dire tout ce qui ne vient pas de l'action et d'une expérience. Un homme ne connaît en réalité et n'est mu que par ce qu'il reçoit en lui-même dans l'obscur et rejoue spontanément. Le sens n'est pas d'abord dans les mots ni les pensées : il traverse la chair même.

★

La Grèce a tout faussé. « Lorsque je me trouve devant une difficulté de traduction, écrit Jousse, au lieu de faire ce que l'on fait d'ordinaire,

prendre le terme grec et s'en aller dans toute la littérature du milieu gréco-latin qui nous fausse à chaque instant les problèmes, je fais le mouvement inverse : je vais dans l'araméen en venant de l'anthropologie et sans m'occuper le moins du monde de savoir s'il y a eu des Grecs... »

Les évangiles sont nés dans l'univers palestinien et sémitique. Partir de là.

Les Grecs ont inventé une fantastique théophanie pour exprimer l'invisible et nous en sommes infiniment plus victimes que nous ne le croyons. Ce peuple d'architectes et de sculpteurs souffre d'une hypertrophie spéculaire. Le Temple, chez eux, n'est qu'une machine à regarder le monde pour le guérir de sa contingence. Le Palestinien sait que l'invisible n'a jamais été vu. Voir Dieu, c'est mourir. Le Dieu rendu visible n'est qu'une image idolâtrique. C'est pourquoi Jésus « doit » mourir, puis, après la résurrection, s'absenter pour que survienne l'Esprit qui intériorise toutes choses.

Ainsi, le monde palestinien, au contraire du monde grec, à travers un gigantesque mimodrame, a suggéré l'invisible dans les gestes de la vie, le poème et la parabole. Loin d'être fasciné par le réel et au lieu d'en faire des images magnifiées ou de l'exorciser par les idées métaphysiques, il le fracture, guette des passages et des signes. L'eau, dans l'Exode, devient du sang, la nuée est lumineuse. L'eau est changée en vin. En Jésus la Parole se propose pour être mangée et bue. L'Invisible est au cœur du réel. Impossible de croire en vérité autrement que magiquement, si l'on ne traverse pas les choses et les images. On croit avec les gestes, les pas, le corps.

La question n'est pas comment enseigner, mais comment vivre. Le christianisme n'existe pas pour être su et ne peut être qu'une insufflation, sous peine d'être rejeté comme un corps étranger, à moins qu'il ne fasse provisoirement des esclaves, c'est-à-dire des récitateurs de la foi des autres. Le Message ne peut être que l'expression d'une tradition *orale*, dans le mouvement et le chant de la vie. On n'apprend rien à quiconque. On donne cela qui nous fait vivre.

Marcel Jousse tente de faire comprendre comment, en Palestine araméïsante, la Parole, *Memrâ*, s'est incarnée dans un paysan galiléen et s'est faite *manducation de l'enseignement et de l'enseigneur*. « L'épanouissement final de la pédagogie du Rabbi-paysan, Ieshoua de Nazareth, écrit-il, nous l'avons à la Cène, dans le mimodrame du pain et du vin où l'Enseigneur, non seulement donne à manger son enseignement, mais se donne lui-même à manger et à boire... C'est là où nous avons l'approfondissement le plus effrayant du mécanisme humain primordial. »



Est-ce que j'extrapole ? Qu'importe ! Je n'explique pas. Je rejoue. Moins fidèlement sans doute que l'intrépide femme qui, depuis si longtemps, prolonge la voix du prodigieux enseigneur... Mais il y a un niveau de lecture où l'on se dit que « l'homme de ce temps » ne peut qu'être étranger à l'Évangile. Comment, dans l'univers qu'on nous fait,

tout entier tendu vers le profit, un homme pourrait-il recevoir le choc du monde et la confiance des choses, c'est-à-dire entendre sa propre parole qui attend la Parole ?

Je vois Jousse en combattant fraternel. Contre l'audio-visuel qui n'est le plus souvent que le bavardage incessant de pensées, multiplié à l'infini. Pour l'oralité humiliée des territoires — et il ne s'agit pas seulement de territoires géographiques — soumis à la dictature des pensées dominantes qui se coulent avec impudence dans les mécanismes de marché à court terme. S'il n'est pas l'ennemi des villes, toute sa démarche exige que la ville puisse redevenir un lieu humain.

★

En ce temps d'hypertrophie du visuel et de dépréciation de la parole par les media sonores, alors que les mots touchent si rarement terre, Jousse nous ramène aux origines. On ne manipule pas les mots sans se détruire soi-même et sans *nécroser* la Parole : tel est son message. C'est pourquoi Jousse s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à l'expression humaine en donnant une base solide à ceux qui sont préoccupés par les questions de communication, et notamment de pédagogie.

Mais surtout, il parle à tous les hommes fatigués des références, clichés, pensées déjà pensées, sans cesse réemployées dans la cage culturelle, sous la poussée du moi, des peurs et des intérêts immédiats. Chacun est invité à retrouver son propre souffle et son rythme pour une plus grande joie. C'est pourquoi Marcel Jousse exige le contact direct avec son écriture-parole.

Jean SULIVAN .

L'ŒUVRE DE MARCEL JOUSSE

■ De son vivant

— Etudes de psychologie linguistique : « Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs », *Archives de Philosophie*, vol. II, cahier IV, Beauchesne, 1925.

— Etudes sur la psychologie du geste : *Les Rabbis d'Israël. Les Récitatifs rythmiques parallèles : genre de la maxime*, Spes, 1930.

— *Du mimisme à la musique chez l'enfant*, Geuthner, 1935.

— *Mimisme humain et psychologie de la lecture*, Geuthner, 1935.

— *Mimisme humain et style manuel*, Geuthner, 1936.

— *La Manducation de la leçon dans le milieu ethnique palestinien*, Geuthner, 1950.

— *Rythmo-mélodisme et rythmo-typographie pour le style oral palestinien*, Geuthner, 1952.

— Nombreux articles dans la revue *L'Ethnographie* (cf. liste dans G. Baron, *Marcel Jousse. Introduction à sa vie et à son œuvre*, Castermann, 1965).

■ Publications posthumes

— *L'Anthropologie du geste*, Resma, 1969 ; Gallimard, coll. « Voies ouvertes », 1974 (cf. *Etudes*, mars 1975, p. 474).

— *La Manducation de la parole*, Gallimard, coll. « Voies ouvertes », 1975 (cf. *Etudes*, janvier 1976, p. 152).

Le livre de Melle G. Baron, cité ci-dessus, représente la meilleure introduction à la recherche du Père Marcel Jousse.

H.H.



II. SUR LA F.E.N.

Robert CHERAMY : *F.E.N., 25 ans d'unité syndicale*, éd. de l'Epi, 1974, 160 p. - Jean-Claude GUERIN : *La F.E.N., un syndicat ?*, éd. du Cerf, 1973, 95 p. - Didier SAPOJNIK : *L'Autonomie de la Fédération de l'Education Nationale lors de la scission syndicale de 1947 et son organisation*, Paris, dactyl., Centre d'Histoire du Syndicalisme, 1972, 164 p. (Une partie de ce travail se trouve reprise dans D. SAPOJNIK : *La Fédération de l'Education Nationale choisit l'autonomie*, *Mouvement social*, juill.-sept. 1975, n° 92, p. 17-47).



A l'exception des enseignants, peu de Français connaissent la Fédération de l'Education Nationale. Les ouvrages consacrés au syndicalisme ne s'appesantissent guère sur son existence [1]. Et pourtant, avec ses 44 syndicats [2], ses 550 000 adhérents [3], cette organisation se situe au 4e rang des Centrales syndicales, derrière la C.G.T., la C.F.D.T. et la C.G.T.-F.O., mais devant la C.G.C. et la C.F.T.C. Le Gouvernement l'a d'ailleurs récemment reconnue comme l'une des six grandes organisations syndicales françaises [4]. A la veille de

1. Guy Caire y consacre quelques lignes. Cf. *Les Syndicats ouvriers*, P.U.F., 1971, p. 98, 343, 374. Dans les deux premières éditions de son ouvrage, J.D. Reynaud observe la même discrétion. En revanche, la version de 1975 comporte deux pages pleines traitant de la F.E.N. Cf. *Les Syndicats en France*, Seuil, 1975, t I, p. 104-105.

2. Cf. *L'Enseignement Public*, 19 septembre 1975, n° 1, p. 18.

3. *Id.*, p. 13 ; 170 000 salariés de l'enseignement public seraient adhérents à une autre organisation syndicale. Cf. *Le Monde*, 13 mars 1974.

4. *Supplément à l'Enseignement Public*, 27 juin 1975.